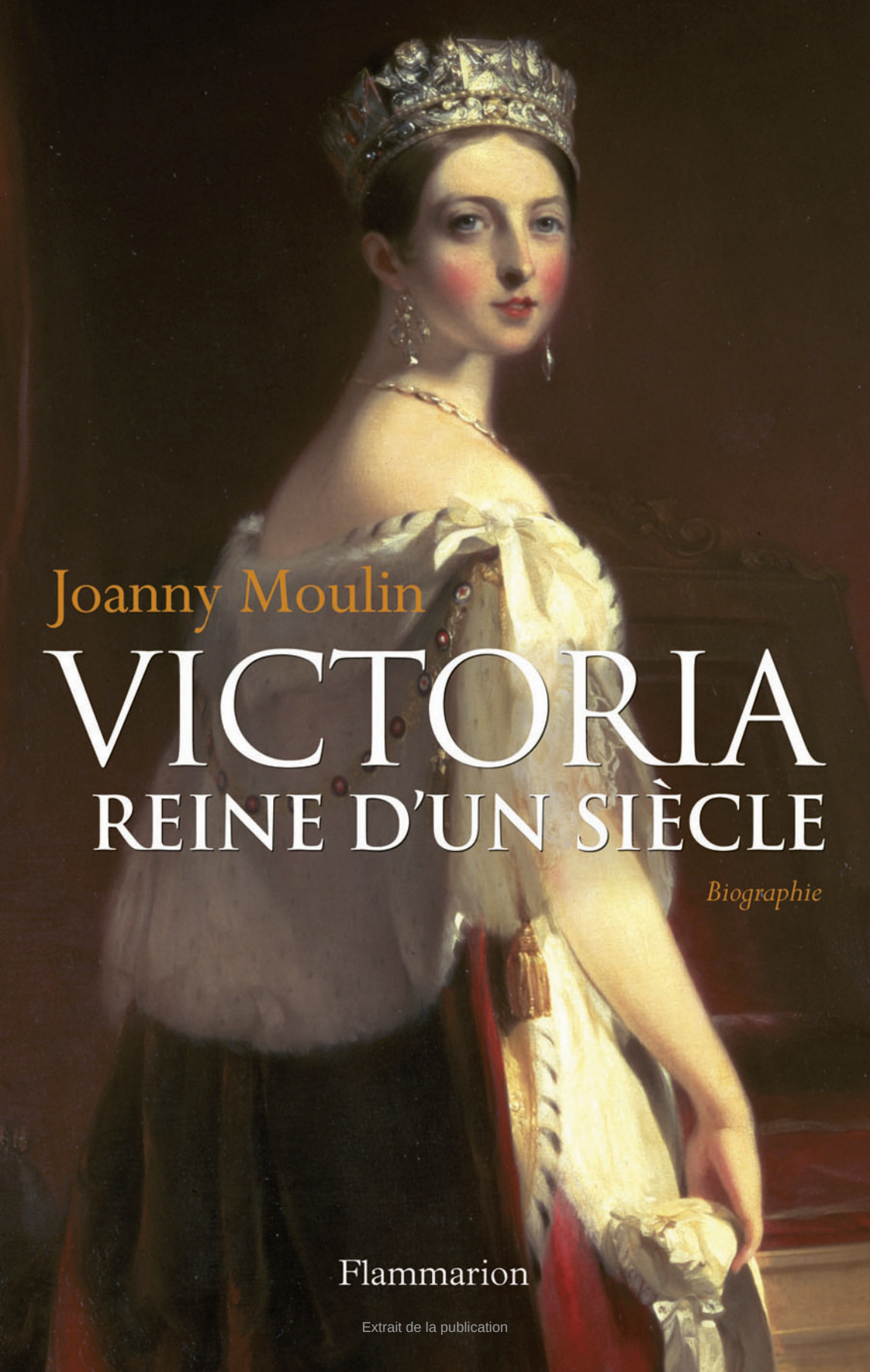

Joanny Moulin

VICTORIA
REINE D'UN SIÈCLE

Biographie

Flammarion

Extrait de la publication

Joanny Moulin

VICTORIA
REINE D'UN SIÈCLE

«Je ferai de mon mieux… »
C'est par ces mots qu'à l'âge de onze ans, lorsque Victoria découvrit qu'elle succéderait à son oncle Guillaume IV sur le trône britannique, elle accepta le destin qui était le sien. Point d'exultation, point de fanfaronnade à l'idée de régner, mais une ferme résolution qui n'ignorait ni les difficultés ni la grandeur de la tâche.
Pourtant, quand en 1837, tout juste âgée de dix-huit ans, elle devint reine du Royaume-Uni, elle tint à monter seule sur le trône, rejetant l'influence de sa mère et des conseillers que celle-ci cherchait à lui imposer. Forte du soutien éclairé de son mari le prince Albert, bientôt mère d'une très nombreuse famille, c'est avec passion qu'elle exerça son métier de reine, n'épargnant aucun effort pour exalter le rayonnement de la monarchie constitutionnelle et exercer un pouvoir politique réel.
Victoria, impératrice des Indes, « grand-mère de l'Europe », a régné plus longtemps qu'aucun autre monarque britannique à ce jour, tant et si bien que son image se confond avec celle de son siècle. Il se peut qu'on ne voie plus guère en elle que la monumentale icône d'un Empire britannique à la gloire désormais désuète. Pourtant, Victoria était un personnage complexe, plein d'étonnantes contradictions. C'est la vie surprenante de cette femme au caractère bien trempé, souvent exaltée derrière une façade volontairement austère, que Joanny Moulin nous invite à découvrir. En racontant la vie de Victoria, il fait revivre sous nos yeux un siècle d'histoire britannique.

Spécialiste de littérature anglaise, Joanny Moulin est professeur à l'université de Provence (Aix-Marseille I). Outre des ouvrages sur divers poètes de langue anglaise, il est l'auteur d'une biographie de Darwin (Autrement, 2009).

Flammarion

Extrait de la publication

11-IV-11 Création Studio Flammarion Thomas Sully, *Portrait de la reine Victoria*, 1838, huile sur toile. © Wallace Collection, London, UK/The Bridgeman Art Library

VICTORIA

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JOANNY MOULIN

VICTORIA

Reine d'un siècle

Flammarion

Extrait de la publication

Le lecteur trouvera en fin de volume deux arbres généalogiques simplifiés, l'un consacré aux ascendants, l'autre aux descendants de Victoria, « la grand-mère de l'Europe ».

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-6802-9

Extrait de la publication

Avant-propos

Aujourd'hui encore, Victoria personnifie l'Empire britannique. Elle demeure l'icône de la grandeur passée d'une nation impériale, conquérante, fière de ses valeurs protestantes et de ses institutions séculaires. À cause de cela, de l'autre côté d'un XXe siècle qui a métamorphosé le monde, Victoria symbolise une société révolue et désuète. Elle incarne un peu pour l'Angleterre ce que l'Ancien Régime représente pour la France. Symbole de la monarchie triomphante dans une époque résolument démocratique, figure de proue de l'impérialisme en un temps où la mondialisation achève de cicatriser les plaies du colonialisme, égérie d'une moralité chrétienne dans un Occident désormais profondément laïque, Victoria est fabuleusement surannée.

Au tribunal de l'Histoire, dont les opinions publiques ne forment que le jury, le jugement demeure suspendu et le verdict incertain. L'ère victorienne, à laquelle la reine a donné son nom, se révèle immensément complexe, sous le vernis de simplification que lui imposent les caricatures, les clichés et les a priori. À bien des égards, le XXe siècle a démoli les édifices du précédent pour se bâtir avec ses gravats. Les modernes ont toujours tendance à réduire les têtes des anciens, en escaladant leurs monumentaux souvenirs pour s'y percher comme des nains sur les épaules de géants. Ainsi, la Renaissance et l'époque classique simplifièrent le Moyen Âge. De même, romantiques et victoriens déformèrent l'une et l'autre dans leurs rêves.

Qui sont ces victoriens qui se tassent dans le flacon d'un vocable ? Ils sont si nombreux et si divers. Radicaux, chartistes,

Extrait de la publication

socialistes, libéraux, nationalistes irlandais… ont autant de différences que de points communs avec les tories, conservateurs, monarchistes, nationalistes ou impérialistes. Les convictions des uns et des autres se recoupent souvent de manières tout à fait incroyables. Surtout, pendant une période qui dure près d'un siècle, ils évoluent et se transforment, de façon elle-même surprenante pour des observateurs modernes qui les imaginent volontiers pétrifiés dans une strate géologique du passé.

En ce sens, Victoria était à l'image de son temps. Personnage étonnamment complexe, elle résultait de multiples contradictions. Farouche rempart de la monarchie, elle exécrait l'arrogance aristocratique et considérait la noblesse comme la récompense du mérite. Chrétienne à la foi fervente et gardienne très protestante de l'anglicanisme, elle méprisait les bigots. Reine bourgeoise, pour qui le libéralisme économique équivalait à une loi de la nature, elle détestait les spéculations des milieux d'affaires et tous les jeux d'argent. Réticente pour cette raison à permettre aux Rothschild de devenir pairs du royaume, elle se voulait pourtant viscéralement dreyfusarde. Impératrice des Indes persuadée de la supériorité de la civilisation britannique, elle avait horreur du racisme et mettait un point d'honneur à respecter les religions différentes de ses centaines de millions de sujets. Éprise de justice sociale, soucieuse du bien-être de la classe ouvrière si méritante à ses yeux, elle n'accomplit presque rien pour réduire les scandaleuses inégalités qui marquèrent son temps. Préoccupée de secourir les plus pauvres, elle régna sur un empire ravagé par une profonde misère endémique et des famines épouvantables. Souveraine pleurant sur les malheurs de ses soldats, cette femme de guerre aurait voulu être un homme pour mourir sur un champ de bataille. Mère de neuf enfants qui eurent eux-mêmes des familles nombreuses, « grand-mère de l'Europe », la maternité et les bébés la dégoûtaient. Horrifiée par l'adultère et la débauche, elle aimait le sexe conjugal et les nus artistiques. Épouse soumise, amoureuse transie de son cher Albert, exaspérée par le militantisme féministe, elle se révoltait avec une violente hystérie contre l'oppression masculine qui l'écartait du pouvoir au profit du prince consort.

Surprenante Victoria : sa vie semble condenser le XIXe siècle anglais, comme les portraits miniatures de ces médaillons que l'époque affectionnait tant. Née en 1819, quatre ans après Waterloo,

Extrait de la publication

Victoria mourut en 1901, l'année où Freud et Einstein publiaient leurs premiers ouvrages marquants. Son règne de soixante-quatre ans, plus long que celui d'aucun autre monarque britannique, avait commencé en 1837, peu de temps après la première grande réforme électorale qui amorçait le lent processus de démocratisation du Royaume-Uni. Princesse héritière d'un trône qui se drapait dans son triomphe sur la France révolutionnaire et celle du Premier Empire, elle laissait en mourant un pays déjà engagé dans les prémices d'une alliance avec la France contre l'Allemagne dans les guerres continentales et mondiales qui s'annonçaient. Le prince Albert avait appelé de ses vœux l'unification de l'Allemagne. Victoria avait œuvré à deux ententes cordiales, la première avec Louis-Philippe, la seconde avec Napoléon III. Tout au long de son règne, elle s'était passionnée pour les relations internationales. Venue à la politique par devoir plus que par goût, elle s'y était impliquée davantage qu'aucun de ses prédécesseurs depuis la révolution de 1688.

Raconter la vie de Victoria impose de brosser le portrait des personnages historiques qui l'entourèrent. Princesse que l'Histoire avait jetée dans une destinée hors du commun, les fées qui se penchèrent sur son berceau n'étaient pas toutes de bonnes marraines. Très vite, le caractère de cette petite fille-là s'avéra suffisamment bien trempé pour relever le défi. Parmi les forces qui la modelaient dans l'ombre, son oncle Léopold, roi des Belges, lui destinait depuis toujours un époux allemand, né la même année qu'elle. « Albert le Bon » régna de fait sur une Angleterre qu'il conviendrait peut-être de nommer « albertine » plutôt que « victorienne », tant il la convertit à ses vertus domestiques. Prince éclairé, se tuant littéralement au travail, Albert s'éteignit en 1861, laissant une reine éplorée qui aspirait à le rejoindre au plus tôt dans l'au-delà. Il fallut un Premier ministre de génie, le romancier Benjamin Disraeli, pour réveiller celle qu'il appelait « la Fée ». Car la couronne britannique n'existe que dans une dialectique avec le chef de son gouvernement. L'histoire du règne de Victoria s'écrit, un chapitre après l'autre, dans ses rapports conflictuels ou harmonieux avec de grandes figures d'hommes d'État, comme Melbourne, Peel, Palmerston, Disraeli ou Gladstone.

La vie privée d'une reine d'Angleterre ne se démêle jamais de sa vie publique. Son mari, ses ministres, ses proches, ses enfants et

Extrait de la publication

petits-enfants, qui accédèrent à divers trônes européens, sont les personnages d'un roman aux ramifications innombrables. Un seul ouvrage ne peut évidemment pas suffire pour rendre entièrement justice à ce monde complexe. Pourtant, quelle belle histoire que celle de Victoria ! Ce livre prend le parti de la raconter en empruntant les formes de la fiction, mais en pariant que la réalité est plus passionnante que l'imagination. Tous les faits rapportés ont donc été vérifiés avec les méthodes de la recherche scientifique. Les dialogues eux-mêmes sont authentiques. Les moindres détails, de la couleur des vêtements aux indications météorologiques, ont fait l'objet d'un scrupuleux souci d'exactitude. Naturellement, la condensation des événements et circonstances historiques en un seul volume impose des choix et des interprétations qui les infléchissent nécessairement. Néanmoins, ce récit ne se fixe pas d'autre but que celui de la sincérité. Il se refuse à prendre parti ou à formuler des jugements, préférant laisser au lecteur le soin de se faire lui-même sa propre opinion.

Les épisodes sont relatés dans leur ordre chronologique, sans jamais être appréciés à la lumière de faits ultérieurs, pour tenter de comprendre comme de l'intérieur l'état d'esprit du moment. Dans une perspective comparable, bien que les sources soient nombreuses, la priorité est donnée aux textes de première main. Le journal et la correspondance de Victoria sont mis au premier plan, de manière à narrer son histoire d'un point de vue le plus proche possible du sien au moment où elle la vit. Ce procédé rencontre toutefois certaines limites. Par exemple, il est notoire que le journal de Sa Majesté fut recopié après sa mort, à sa demande, par sa fille Béatrice, qui a délibérément occulté certains passages avant de brûler les originaux. La perte de ces documents reste irréparable. Les raisons pour lesquelles la reine a voulu cela devront demeurer à jamais du domaine de la spéculation. Victoria se connaissait une part d'ombre et elle a choisi de disparaître avec ses secrets.

Extrait de la publication

Première partie

Extrait de la publication

1

Un cortège d'une dizaine de voitures se hâte vers l'Angleterre avec une infinie prudence. Les chevaux vont au pas. Un soleil printanier, de jour en jour plus vif en ce mois d'avril 1819, fleurit les routes d'Allemagne et les anime de chants d'oiseaux.

Victoire, princesse de Leiningen, princesse douairière d'Amorbach et duchesse de Kent en secondes noces, est enceinte de huit mois. Il serait préférable que l'enfant qu'elle porte naisse au Royaume-Uni, puisqu'il pourrait un jour en hériter le trône. Edward, duc de Kent, n'en doute pas. Il conduit lui-même le phaéton, une voiture ouverte à deux chevaux, dont la caisse d'osier à deux places est très souplement suspendue sur un châssis de quatre roues. Sa petite épouse ronde, engoncée dans sa tenue de voyage, est étroitement calée sur la banquette à côté de lui.

Ils sont suivis par les gouvernantes allemandes et servantes anglaises dans le landau de la duchesse. Viennent ensuite, voyageant face à face dans la calèche-barouche du duc, la baronne de Späth, dame de compagnie de Victoire, avec Frau Charlotte von Siebold, obstétricienne diplômée de l'université de Gottingue, exerçant la médecine sous le nom de Dr Heidenreich. La dormeuse de la duchesse roule à vide, pour lui servir de refuge en cas d'intempérie, et transporte son lit. Dans la chaise de poste se trouve sa fille de 11 ans, la princesse Feodora de Leiningen, avec sa gouvernante, ses deux petits chiens et ses canaris dans leurs cages. Puis viennent les cuisiniers dans le cabriolet, l'argenterie dans la caravane sous la garde d'un serviteur. Une autre paire de chevaux est attelée à un deuxième phaéton bas, construit tout exprès à

Extrait de la publication

Bruxelles pour le cas où l'état de la duchesse la contraindrait de voyager couchée. Suivent encore les deux valets dans le premier gig, le secrétaire avec un laquais dans le second. Le Dr Wilson, médecin personnel de monsieur le duc, ferme la marche dans le carrick.

Partis d'Amorbach dans les derniers jours de mars, ils sont passés par Darmstadt, Francfort, Cologne, et se dirigent vers Calais. Sept cents kilomètres, à raison d'une quarantaine par jour : à l'ennui du voyage s'ajoute la difficulté de trouver à loger chaque soir un si nombreux équipage.

Victoire a longtemps hésité avant d'épouser Edward. À 50 ans, le duc de Kent en a dix-neuf de plus qu'elle. C'est un homme robuste et chauve, aux longs favoris teints en noir, ancien colonel des Royal Fusiliers, maréchal à la retraite, férocement autoritaire dans ses fonctions militaires, mais homme du monde plein de tact en société. Edward est le quatrième fils du roi George III.

Sa réputation n'est guère meilleure que celle de ses quatorze frères et sœurs, aux vies souvent dissolues. La loi de 1772, rendant nul et non avenu tout mariage d'un membre de la famille royale contracté sans le consentement du souverain, a encouragé les débauches des ducs. Edward a su éviter un mariage morganatique qui eût exclu sa descendance de la succession au trône. Il a vécu maritalement à Genève avec une actrice, Adélaïde Dubus, puis pendant vingt-sept ans avec une certaine Thérèse-Bernardine Mongenet de Besançon, qu'il appelle Julie de Saint-Laurent. Il est couvert de dettes. Il a hérité du caractère, peu enviable, des Hanovre de la maison d'Angleterre, réputés colériques et instables parfois jusqu'à la folie. La santé mentale de son père, le roi George III, s'est dégradée à tel point que, depuis 1811, c'est son frère aîné George, le prince de Galles, qui exerce la régence.

Edward s'était lié d'amitié avec le frère de Victoire, le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Saalfeld, dont il avait favorisé le mariage avec sa nièce Charlotte, fille unique du régent et future princesse royale. Léopold, l'inlassable intrigant mondain, excentrique petit homme portant semelles de trois pouces et boas de plumes, dit « Monsieur peu-à-peu », s'était tranquillement conquis un destin de prince consort. Car il avait épousé celle qui devait devenir la reine Charlotte du Royaume-Uni, en ce pays où nulle loi salique n'interdit aux femmes de monter sur le trône.

Extrait de la publication

Léopold le calculateur souhaitait renforcer ses liens avec la famille royale en mariant sa sœur Victoire avec Edward de Kent, dont aucun des frères qui le précédaient dans la lignée n'avait d'héritier légitime. Le plus jeune d'entre eux, Adolphus, duc de Cambridge, avait déjà plus de 40 ans. Edward avait toutes ses chances de devenir le père et potentiellement le régent d'un futur monarque, si Victoire lui donnait un enfant.

Victoire avait épousé en premières noces le prince de Leiningen, à qui elle avait donné deux enfants, Charles et Feodora, et qui l'avait laissée veuve en 1814. Son défunt époux, spolié par Napoléon de ses terres héréditaires, avait reçu en compensation la minuscule principauté d'Amorbach et ses quinze mille âmes. Victoire, princesse douairière, en exerçait la régence jusqu'à la majorité de son fils Charles, alors âgé de 10 ans. Il lui fallait composer avec les intrigues des conseillers de feu le prince. Un nouveau mari, issu de surcroît de la famille royale d'un des plus puissants royaumes d'Europe, rendrait bien délicat l'exercice du pouvoir pour elle-même et pour son fils.

En 1817, les plans de Léopold s'étaient effondrés brutalement : la princesse Charlotte était morte, à l'âge de 21 ans, en mettant au monde un fils mort-né. Le médecin accoucheur, tenu pour responsable du vide ainsi créé dans la lignée de succession, s'était suicidé. Jamais, peut-être, le pays n'avait connu de telles manifestations de chagrin populaire que pour la pauvre Charlotte. Car il semblait que le royaume devrait longtemps être gouverné par l'un après l'autre de ces princes méprisables. Le duc de Wellington disait d'eux, dans son langage de grand soldat, qu'ils étaient « la plus satanée pierre au cou de n'importe quel gouvernement qu'on puisse imaginer ». Car « ils ont insulté (*personnellement* insulté) les deux tiers des gentlemen d'Angleterre, et comment s'étonner que ceux-là se vengent d'eux chaque fois qu'ils ont l'occasion de les coincer à la Chambre des communes ? C'est leur seule chance de le faire, et je pense, sacré nom de dieu ! qu'ils ont bien raison de la saisir ».

La mort de Charlotte lançait les fils du roi dans une chasse aux épouses princières, une course à qui assurerait le premier une descendance légitime à la maison d'Angleterre.

Léopold, en perdant Charlotte, avait perdu sa destinée royale. Le mariage du duc de Kent avec sa sœur, qu'il appelait de ses vœux

depuis deux ans déjà, revêtait désormais une importance dynastique. Il pressait Edward de renouveler sa demande. Il avait lui-même écrit à sa sœur en ce sens.

Victoire hésitait encore. Sa jeune amie Polyxène von Tubeuf, à qui elle avait confié l'éducation de son fils Charles, la conjurait de n'écouter que son cœur et la bonne impression que lui avait faite cet homme affable, indubitablement pourvu de toutes les qualités nécessaires pour la rendre heureuse. Comment la princesse de Leiningen pouvait-elle refuser une alliance avec la première des cours royales ? Le régent lui-même, disait-on, était favorable à cette union et entendait placer sous sa protection ses enfants, le prince Charles et la princesse Feodora, dont elle conserverait la garde. Edward n'avait rien, bien au contraire, contre l'idée d'élire domicile dans la très économique principauté d'Amorbach, pour une partie de l'année au moins. Victoire enfin s'était laissé convaincre :

« Monseigneur, ma main est vôtre. »

Le duc de Kent et la princesse douairière de Leiningen s'étaient mariés en mai 1818, selon le rite luthérien, dans la salle des Géants du château d'Ehrenbourg à Cobourg. En juillet avait eu lieu une seconde cérémonie de mariage, selon le rite anglican, à Londres, au palais de Kew. L'office s'était déroulé simultanément dans leurs deux langues, en anglais et en allemand. Les épousailles étaient doubles à plus d'un titre : l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Londres bénissaient en même temps l'union de William, duc de Clarence, troisième fils de George III, avec la princesse Adélaïde de Saxe-Meiningen.

Edward avait dû s'endetter de 3 000 livres pour financer ses noces. Les 6 000 livres accordées aux deux frères à l'occasion de leur mariage, en supplément des 25 000 livres qui leur étaient annuellement allouées par le Parlement, et que William de Clarence refusait comme indignes de son rang, ne suffisaient pas à combler les dettes d'Edward de Kent. Son impécuniosité était telle que sa mère, la reine Charlotte, sentant sans doute venir l'heure où il ferait appel à la générosité maternelle, avait prié Edward de bien vouloir quitter le pays.

En septembre, les nouveaux mariés repartaient pour Amorbach, en passant par Valenciennes, où le duc de Wellington avait ses quartiers généraux de commandant en chef des armées coalisées qui, trois ans après Waterloo, occupaient toujours les Flandres.

Extrait de la publication

Victoire, duchesse de Kent, était enceinte. Elle n'était pas la seule. Adélaïde, duchesse de Clarence, et la princesse Augusta de Hesse-Cassel, qui avait épousé en mai le fils cadet de George III, Adolphus, duc de Cambridge, lui faisaient une concurrence inquiétante.

Edward, quant à lui, avait l'intime conviction que son enfant régnerait. On racontait qu'un jour une bohémienne de Gibraltar lui avait prédit qu'il aurait une fille qui serait une grande reine. Surtout, disait-il à qui voulait l'entendre : « mes frères ne sont pas si forts que moi. J'ai mené une vie régulière et je les enterrerai tous. La couronne me reviendra, à moi et à mes enfants ».

Ses frères, William et Adolphus, se rendant aux arguments de leur aîné, le régent George, avaient accepté que leurs enfants naissent dans le royaume de Hanovre, dont le duc de Cambridge exerçait la régence en lieu et place de leur père George III, désormais aveugle et fou. La révolution de 1688, en déposant Jacques II au profit de sa fille Mary II et de son époux Guillaume III d'Orange-Nassau, avait installé sur le trône britannique la très allemande maison de Hanovre. Les princes du sang tenaient à renforcer la légitimité de leur descendance par le droit du sol. Edward de Kent y était déterminé : son enfant devait naître en Angleterre. Il avait écrit au régent, faisant appel à sa bonté de cœur et à sa magnanimité. Il demandait une assistance financière pour le voyage de retour et les frais de bouche de sa famille, le yacht royal pour la traversée, l'usage d'appartements au palais de Kensington. Si l'état de la duchesse devait amener les médecins à lui conseiller des bains de mer, il lui faudrait emprunter l'une des demeures royales à Brighton ou à Weymouth.

C'était peine perdue. En novembre, sa mère la reine Charlotte, à qui il devait de vivre loin de Londres, était morte. Pour un temps, le duc de Kent avait paru se résigner. Si les jours s'écoulaient peut-être par trop paisiblement à Amorbach, les désappointements n'ôtaient rien à la tendresse, et les époux s'aimaient d'un amour sincère.

Le soir du 31 décembre 1818, Edward de Kent écrivait à sa chère épouse une lettre en allemand, accompagnant le cadeau qu'il lui faisait d'un almanach. Ils étaient pourtant tous deux sous le même toit et dans la meilleure des ententes possibles. En ce temps-là,

on aimait à prendre la plume pour les paroles du cœur, et ce sévère soldat n'en était pas dépourvu.

« Mardi soir 31 décembre 1818. Ce soir prendra fin, chère bien-aimée Victoire, l'année 1818, qui vit naître mon bonheur en vous donnant à moi pour ange gardien. J'espère que vous vous souviendrez toujours de cette année avec le même plaisir que moi, et qu'à chaque nouvel anniversaire vous serez contente de votre sort, comme j'espère que vous l'êtes aujourd'hui. Tous mes efforts n'ont qu'un seul but, la préservation de votre santé et la naissance d'un enfant qui vous ressemblera. Si le Ciel m'accorde ces deux grâces, je serai consolé de toutes les infortunes et déceptions qui ont marqué ma vie.

« J'aurais aimé être au moins capable de vous dire tout cela en jolis vers, mais vous savez que je suis un vieux soldat qui n'a pas ce talent. Vous devrez donc considérer que c'est l'intention qui compte, et en acceptant ce petit almanach vous vous souviendrez qu'il vient de votre mari très aimant, pour qui vous représentez toute tendresse et toute consolation. Sur ces mots, je vous dis, dans la langue de mon pays, *God bless you, love me as I love you*. »

Edward était peut-être le moins mal aimé des fils de George III. Si le régent ne manquait pas d'ennemis, Kent avait des amis. On lui écrivait pour le conjurer de faire en sorte, à tout prix, de rentrer au pays. Quoi qu'il advînt, son enfant à naître représentait l'avenir de la famille royale. Un temps viendrait peut-être où l'on contesterait la légitimité d'un héritier du trône né à l'étranger. La loi du sang était suffisante, mais par précaution mieux valait la redoubler par la loi du sol. Un comité de soutien s'était donc constitué en sa faveur. En mars 1819, le duc de Kent apprenait qu'un fonds de 15 000 livres avait été levé, pour lui permettre de revenir s'installer en Angleterre.

Le 26 mars, la duchesse de Cambridge donna naissance à un fils, venant en dernier dans l'ordre de succession. Le 27 mars, la duchesse de Clarence mit au monde une fille qui ne vécut que sept heures. En partant d'Amorbach le 28 mars, la duchesse de Kent portait un héritier potentiel de la couronne britannique.

Puisque les Kent étaient en mesure de subvenir eux-mêmes à leurs besoins, rien n'interdisait qu'ils logent au palais de Kensington. Rien ne pouvait s'opposer à ce qu'ils traversent la Manche sur le

yacht royal, sauf le vent du nord, qui les retint pendant une semaine interminable à Calais, puis secoua le navire pendant les trois heures qui les séparaient encore de Douvres, tant et si bien que Victoire souffrit d'un affreux mal de mer.

Dans la nuit du 23 au 24 mai 1819, au palais de Kensington, la duchesse de Kent est dans les douleurs de l'enfantement, assistée par le Dr Charlotte Heidenreich von Siebold. C'est une nuit fraîche, délicieusement pluvieuse après une vague de chaleur de près d'un mois qui a parsemé les pelouses de fleurs, chargé les arbres de fruits, et fait bruire le parc de chants d'oiseaux.

Dans la pièce voisine, des dignitaires du royaume sont venus pour témoigner de la naissance d'un enfant royal. Parmi eux se trouvent le duc de Wellington, l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Londres, le chancelier de l'Échiquier, le duc de Sussex, le lieutenant-général Wetherall…

Le lundi 24 mai 1819, à 4 h 15 du matin, la duchesse de Kent donne la vie à « une petite princesse ronde comme une perdrix ». « Vraiment un modèle de force et de beauté combinées », écrit le duc à sa belle-mère, la duchesse douairière Augusta de Saxe-Cobourg-Saalfeld. « Regardez-la bien, dit-il en aparté à ses bons amis, car elle sera reine d'Angleterre. »

2

Dans la salle de la coupole du palais de Kensington ont été tendues les draperies de velours pourpres de la chapelle St James. Sous le haut plafond orné de caissons en trompe-l'œil entourant l'emblème central de l'ordre de la Jarretière, la monumentale horloge musicale se dresse sur son piédestal. Les fonts baptismaux qui, depuis la restauration de 1660, servent aux baptêmes de la famille royale, ont été amenés de la tour de Londres où sont gardés les joyaux de la Couronne.

Les marraines de l'enfant sont sa tante Charlotte, la princesse royale, veuve du roi de Wurtemberg, et sa grand-mère Augusta, duchesse douairière de Saxe-Cobourg-Saalfeld. Ses parrains sont le régent George et le tsar Alexandre Ier, qui en a exprimé lui-même le vœu. Il est représenté par le duc Frederick d'York, deuxième fils de George III, et deuxième dans l'ordre de succession.

La cérémonie se déroule dans une stricte intimité, en tenue de ville. Aucun membre du corps diplomatique n'a été convié. Le régent, qui a attendu jusqu'au dernier moment pour annoncer l'événement, a tenu à exercer son veto sur le choix des noms. Léopold a suggéré celui de Charlotte : il n'en est pas question. Augusta ne convient pas mieux. Ce ne peut pas être non plus Georgiana, car le régent « ne veut pas que son nom précède celui de l'empereur de Russie, mais ne peut pas permettre qu'il le suive ». Presque tous les noms traditionnels des princesses de la maison d'Angleterre sont ainsi exclus.

L'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Londres officient ensemble, jusqu'au moment de prononcer le nom de baptême.

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHBN000303.N001
Dépôt légal : avril 2011

Extrait de la publication